

l'animer et Dieu l'exauça. — Alors ils se querellèrent pour la possession de la belle femme. Qui, selon vous, devait la posséder? demanda le prince. Chacun des courtisans donna son avis; l'un tenait pour le charpentier, un autre pour le tailleur ou l'orfèvre. — Et moi, dit le prince, je soutiens que c'est le fakir! — C'est vous qui avez raison, s'écria la princesse. — Princesse! j'ai gagné votre main, répartit aussitôt le jeune prince.

M. Thorburn donne ensuite quelques fables. Elles sont extrêmement spirituelles et vraiment il faudrait les citer toutes. On y trouve quelques éléments mythiques, tels que « l'Eau de la Vie analogue à la fontaine de Jouvence, et qui donne une éternelle jeunesse ⁽¹⁾ » dans la fable : le Raisonnement du Porc-Epic; « l'Etre qui n'a pas son cœur dans le corps » dans la fable de l'Alligator et du Chacal, qui n'est autre que la fable du Pantchatantra; le Crocodile et le singe ⁽²⁾. Mais il faut s'arrêter et parler maintenant des proverbes. Le sujet est en lui-même intéressant. Les proverbes résument en effet les idées d'un peuple. Il est vrai que chaque proverbe a presque toujours son contraire, et Sancho n'était jamais embarrassé pour en trouver une kyrielle à l'appui de son opinion du moment. Aussi, est-ce un procédé de raisonnement très-commode que la citation d'un proverbe approprié à la circonstance, et c'est sans doute ce qui a popularisé le dicton : les proverbes sont la sagesse des nations, car on peut toujours en trouver à l'appui de son opinion qui est naturellement la sagesse même. — Beaucoup de nations n'ayant jamais eu aucun rapport entre elles ont les mêmes proverbes, parce qu'en somme ceux-ci ne sont que la résultante des sentiments humains et de la morale naturelle. Ceux qui voudront s'édifier sur l'histoire des proverbes et sur leur emploi par les auteurs français liront avec plaisir la préface de Leroux de Lincy dans son livre des Proverbes. M. T. en donne 1,400. La plupart sont assez peu remarquables. Nous citons ci-dessous ceux qui nous ont paru les plus curieux.

De vase vide sort grand bruit. — Il est toujours bon d'être le premier, sauf pour mourir. — La mouche dit : Mourir sur la figure d'une jeune fille, ce n'est pas mourir. — Le sommeil est frère de la mort. — Prêter, c'est semer un ennemi (correspondant aux proverbes français suivants : Garde-toi de prêter, car à l'emprunteur, cousin-germain et au rendre, fils de p.....; ou : Ami au prêter, ennemi au rendre; ou : Quiconque prête or ou argent, — Deux choses il perd entièrement, — Sçavoir : l'ami et l'argent). — Toujours le loup devient loup. — L'ami se connaît dans l'adversité, non aux bons diners. (*Donec eris felix*, etc.)

Ennemi intelligent vaut mieux qu'ami stupide. (C'est la morale de la fable de l'Ours et de l'Amateur des jardins.)

L'eau tombe dans l'eau. (L'eau va toujours à la rivière.)

Quand le maître n'a pas de chance, le chien de garde lui-même est endormi.

Or pur ne craint pas le feu.

(1) Voir sur l'Eau de la Vie : Ralston, Russian Folk tales, p. 310 et ss.

(2) V. Pantchatantra, p. 273. Traduction Lancereau et à la fin du volume pour les fables similaires. — V. aussi le Pantchatantra de Benfey. Leipzig, 1859.

Celui qui désire la ruine de sa tribu, amène la sienne propre.

Les yeux d'un libertin et les mains d'un voleur ne sont jamais en repos.

Bélement de chevreau est rire de loup.

Chacun est roi dans sa maison. (Charbonnier est maître chez soi.)

Ane qui va à la Mecque en revient toujours un âne.

Le malheur d'un autre fait un peu plaisir. (La Rochefoucauld a dit : Il y a toujours quelque chose d'agréable dans le malheur d'un ami.)

Les parents disent : notre fils grandit. Ils oublient que sa vie diminue.

Plus une poule engraisse, plus son anus se resserre.

Personne ne sent l'odeur de sa bouche. (Le proverbe latin est plus énergique : *Stercus cuique suum bene olet*.)

Le porc-épic dit : O mon fils, ton poil est plus doux que du beurre; le corbeau dit : mon fils, tu es plus blanc que mousseline.

Moi d'abord, le monde après. (Après moi le déluge.)

Ne fais pas compagnie avec plus puissant que toi. (Pot de fer et pot de terre.)

Tu n'as pas la réputation d'être mauvais sujet, tu n'auras pas de maîtresses.

Chacun aime Laila; l'homme heureux est celui qu'elle aime.

Vache noire a du lait blanc. (Poule noire pond œuf blanc.)

Salive lancée ne se rattrape pas.

Mieux vaut tenir la bouche close que dire des sottises. (La parole est d'argent, le silence est d'or.)

Qui s'est brûlé avec un mets trop chaud, souffle sur les mets froids. (Chat échaudé craint l'eau froide.)

Des gouttes réunies forment grande rivière. (Les petits ruisseaux, etc.)

Cherchez, vous trouverez. (Même proverbe partout.)

Ne jetez pas des perles dans l'étable aux vaches. (*Margaritas ante porcos*.)

Le chacal qui ne pouvait atteindre à l'arbre disait que le fruit était amer. (Fable de la Fontaine : le Renard et les Raisins.)

Parmi les aveugles un borgne est roi. (Le même en français.)

Loys BRUEYRE.

MOITIÉ-DE-COQ (1).

(CONTE DU PAYS MESSIN.)

Il y avait une fois une Moitié-de-coq, qui était en train d'explorer en tous sens un gros tas de fumier, et semblait très-absorbée par cette besogne.

— Tu es bien bête, Moitié-de-coq, lui dit un homme qui passait à côté, de perdre ainsi ton temps à t'user inutilement les pattes.

— Tu te trompes compère, je ne perds pas mon temps, car je viens de trouver une bourse de cent écus.

— Vraiment!

— Regarde plutôt.

— Commère, veux-tu me prêter ces cent écus, je te

(1) *Mitan de jô*, en patois messin.

les rendrai dans huit jours ? — J'y consens, tiens, les voici, répliqua en lui mettant la bourse dans la main, Moitié-de-coq, qui était incapable de refuser un service.

A la fin de la semaine, Moitié-de-coq, ne voyant pas revenir son débiteur, commença à craindre d'avoir été dupée et incontinent se dirigea vers la demeure du compère. Chemin faisant, au détour d'une route, elle rencontra une échelle.

— Où vas-tu donc, Moitié-de-coq, demanda l'échelle ?

— Je vais chez mon compère, réclamer cent écus que je lui ai prêtés. Veux-tu venir avec moi ?

— Volontiers !

— Eh bien ! fourre-toi dans mon c..., dit Moitié-de-coq !

Moitié-de-coq reprit sa course, et un peu plus loin rencontra une rivière.

— Où vas-tu donc, Moitié-de-coq, demanda la rivière ?

— Je vais chez mon compère, réclamer cent écus que je lui ai prêtés. Veux-tu venir avec moi ?

— Avec plaisir, répondit la rivière.

— Eh bien ! fourre-toi dans mon c... !

La Moitié-de-coq se remit en marche, lorsque, au milieu d'un bois, elle croisa un loup.

— Où vas-tu donc, Moitié-de-coq, demanda le loup ?

— Je vais chez mon compère, réclamer cent écus que je lui ai prêtés. Veux-tu venir avec moi ?

— Soit !

— Eh bien ! fourre-toi dans mon c... !

Malgré le poids de ses trois compagnons, Moitié-de-coq ne tarda pas à arriver au terme de son voyage.

— Bonjour, compère, bonjour, dit-elle en entrant, je viens te prier de me rendre mes cent écus.

Pour toute réponse, le compère, qui était bien décidé à ne pas acquitter sa dette, fondit sur la Moitié-de-coq, la saisit par les ailes, et la jeta dans un puits qui bordait sa maison. Quoique étourdie par cette terrible chute, la pauvre bête ne perdit pas la tête.

Échelle, échelle, sors de mon c...

Où je suis une Moitié-de-coq perdue

s'écria-t-elle ! L'échelle obéit aussitôt et la Moitié-de-coq, gravissant à la hâte les échelons, remonta hors du puits.

Le compère qui la croyait noyée, ne put maîtriser sa colère en l'apercevant.

Il se rua de nouveau sur elle et la jeta dans son four.

En sentant l'ardeur des flammes, elle cria d'un ton pressant :

Rivière, rivière, sors de mon c...

Où je suis une Moitié-de-coq perdue.

La rivière s'épandit immédiatement et éteignit le feu.

Moitié-de-coq se réjouissait déjà d'avoir si heureusement échappé à tant de dangers, et s'éloignait sans défiance, quand elle fut encore une fois empoignée par le compère.

Ah ! maudite bête, vociféra-t-il, tu t'imagines pouvoir me lasser, non, tu n'y parviendras pas, et en prononçant ces paroles, il la lança violemment entre les jambes de ses bœufs serrés dans une étroite étable, persuadé qu'ils allaient infailliblement l'écraser.

Loup, loup, sors de mon c...

Où je suis une Moitié-de-coq perdue !

A cet appel désespéré, le loup bondit, et en quelques minutes étrangla les bœufs et ensuite le compère.

La Moitié-de-coq reprit ses cent écus qu'elle trouva cachés chez le compère au fond d'une armoire, et après avoir chaleureusement remercié l'échelle, la rivière et le loup, s'en retourna dans son pays où elle mena désormais une existence paisible et honorée.

Conté par M^{me} V^e RICHET, âgée de 77 ans,
à Woippy, près Metz.

Nérée QUÉPAT.

[On peut rapprocher de ce conte, celui que M^{lle} Clém. Poey d'Avant a publié en patois des environs de Fontenay-le-Comte, sous le titre de : *la Mouété-de-Quene* (Moitié-de-Cane), dans la *Rev. des Prov. de l'Ouest*; Nantes, 1858. On y voit successivement mis en scène : un meunier, une moitié de cane, une bourse d'argent, un renard, un loup, une échelle, une rivière.

Un autre conte qui ressemble beaucoup à celui que nous publions est *Bout-de-Canard*, dans les *Contes et chants popul. français*, de M. Ch. Marelle. Il est d'origine champenoise. Bout-de-Canard prête de l'argent au roi, qui ne se presse pas de le rendre. L'animal se met en route en chantant :

Quand, quand, quand,
Me rendrez-vous mon bel argent ?

Il fait la rencontre d'un renard, d'une échelle, d'une rivière, d'un guépier. Il leur permet d'entrer dans son corps. Arrivé chez le roi, on le met dans la basse-cour, on le jette dans le puits, puis dans le four et finalement on veut le décapiter. Le Renard mange les dindons qui veulent faire du mal à Bout-de-Canard, l'échelle l'aide à sortir du puits, la rivière éteint le feu du four, et le guépier lâche ses guêpes, qui piquent furieusement le roi et ses serviteurs. Remarquons la formule rimée dont se sert Bout-de-Canard pour appeler ses auxiliaires à son secours ; il dit par exemple à la rivière :

Rivière, rivière, dépêche et sors
Ou je suis un Bout-de-Canard mort.

M. A. de Lamothe a publié dans ses *Légendes de tous pays*, un conte espagnol (traduit de Caballero ?) dans lequel il est question d'une moitié de poulet, qui refuse successivement de rendre service au ruisseau, au vent, au feu. Saisie par un cuisinier qui va la mettre à la casserole, Moitié-de-poulet fait vainement appel à la générosité de l'eau bouillante et du feu ; le vent, imploré à son tour, l'emporte dans les airs et la cloue en haut d'un clocher, où elle est encore en qualité de girouette.

— *Mél.*]

DICTIONNAIRE DES NOMS

DONNÉS AUX HABITANTS

DES DIVERSES LOCALITÉS DE LA FRANCE.

(Suite.)

Bouillois, de la BOUILLE, c^{ne}, c^{on} de Grandcouronne, arr^t de Rouen, dép^t de la Seine-Inférieure. « Les Bouillois ont mérité le surnom de Hale-Bissacs par la